

Shay, icône du rap : “Les mecs, ils ont peur de moi!”

Musique La rappeuse belge sort “Pourvu qu’il pleuve”. Le troisième album d’une impeccable discographie, nourrie par son énergie débordante. Rencontre avec une icône francophone du genre.

Rencontre Marie Klock

Alors que la rappeuse Missy Elliott, qui a ouvert la voie à une multitude d’héritières sur le continent américain, atteindra cette année l’âge canonique de 53 ans, comment se portent les effectifs féminins du rap francophone ? “Koussi koussa” dirait Kalash : si les modes et sous-genres, trap, cloud, drill, jersey, plugg et autres, traversent l’Atlantique à grande vitesse, la diversification des voix ne progresse ici que très lentement. L’appel d’air, provoqué il y a une dizaine d’années par Nicki Minaj dans le paysage américain, ne nous est arrivé que sous forme de brise légère et si Chilla, Meryl ou Lala&ce enrichissent le langage rap de façon enthousiasmante depuis quelques années, elles sont encore très loin de la notoriété de leurs collègues masculins. Le top des 200 albums les plus vendus en 2023 publié par le Snep (association interprofessionnelle qui défend les intérêts de l’industrie française du disque) est, à ce titre, effrayant : parmi tous les rappeurs qui pullulent dans ce classement, pas une seule femme. Pas. Une. Seule. Heureusement, il y a Shay.

Révlée en 2011 par Booba alors qu’elle n’a que 19 ans, la Belge a depuis transformé ce coup de poker en carrière solide, ne sortant que très parcimonieusement des albums entre lesquels a lieu, à chaque fois, un bond en avant tant dans son écriture que dans la diversité de ses flows. En 2022, un public plus large découvre son existence grâce à l’émission *Nouvelle École* sur Netflix, où elle fait partie, aux côtés de SCH et Niska, du trio de rappeurs chevronnés qui jugent et chapeautent des jeunes pousses façon *Nouvelle Star*.

L’an dernier, pour la première édition des Flammes, l’alternative aux Victoires de la musique mise sur pied par le monde du rap et de toutes ses cultures voisines, Shay offrait à cette cérémonie encore balbutiante une prestation scénique à couper le souffle, d’abord chaloupée, puis pure et dure, perchée sur un immeuble, voix grasseyante : “*Nouvel album, nouveau flow, pétasse!*” Aujourd’hui la “*jolie garce*” autoproclamée le sort enfin, ce nouvel album, le troisième dans son impeccable discographie, et si on ne peut pas ne pas aborder, avec elle, son statut d’exception dans le paysage, on attend avec impatience que ça ne soit plus un sujet.

Après les débuts au sein de 92i sous la houlette de Booba et Capitol, vous avez créé votre propre structure, Jolie Garce Records. Ça change quelque chose dans votre façon de faire de la musique ?

Non, la musique, je la fais en studio avec des gens que j’admire, c’est assez spontané et ça a toujours été le cas. C’est tout ce qu’il y a autour qui a changé. Chez 92i, j’étais vraiment juste une artiste ; là, je prends toutes les décisions et c’est cool – mais c’est beaucoup plus difficile que je pensais, tout le système qui doit être mis en place juste pour sortir un morceau, le processus avec les plateformes, les médias... J’apprends tout ça en ce moment et c’est enrichissant, parce que j’ai l’ambition de produire aussi d’autres artistes. Je préfère faire mes armes sur moi que sur eux.

Vous auriez pu rester chez Capitol ?

Oui, mais j’avais besoin de couper. Quand tu es dans un label ou en contrat d’artiste, tu es beaucoup soumis à

l’avis des gens, parfois au détriment de la musique. On est des artistes, on sort des albums ; pour les labels, ce sont des produits, pour nous, c’est notre vie. Surtout qu’en maison de disques, c’est principalement des hommes. Depuis le début de ma carrière, il n’y a que quand je fais de la promo que je suis entourée de femmes. Mais toutes les décisions se prennent avec des hommes. Et c’est lourd. Ce n’est pas inné, chez eux, de comprendre certaines choses, tu dois tout le temps t’expliquer, essayer de vendre une vision... C’est pour ça que je me suis dit : faut que je prenne les trucs en main.

Vous avez un peu plus de femmes autour de vous aujourd’hui ?

Je fais énormément de choses seule, et il y a ma mère. Elle est la gérante du label ; comme mon grand-père (*le musicien congolais Tabu Ley Rochereau, Ndlr*) était artiste, elle a toujours été dans la musique. Quand il venait en Europe, on lui servait de staff. Les proches sont parfois plus compétents que des gens qui ont de bons CV, ils sont plus impliqués... Enfin, c’est ma mère, quoi. Elle m’aide à tous les niveaux, c’est elle qui m’a dit de faire les Flammes, par exemple, alors que j’avais peur. Par contre, c’est une connasse (*elle le dit affectueusement*), on voulait faire un truc ambitieux avec la danse. Or je ne suis pas une danseuse à la base, et quand j’ai commencé à répéter la choré chez moi, elle me regardait en mode : “Euh, t’es sûre ? Pourquoi tu bouges comme ça ?”

Vous faites des grands bonds en avant d’un album à l’autre, comment vous travaillez ?

Depuis le début, j’ai une vision, mais quand on est arrivés avec *Jolie Garce* en 2016, c’était brouillon parce qu’on avait des connaissances en rien du tout. Dans mes textes, j’ai toujours principalement parlé d’indépendance financière, sentimentale, relationnelle, les choses se sont juste précisées à force de bosser. Je m’enregistre beaucoup moi-même, et puis ce sont des heures de studio, d’entraînement pour rapper, connaître sa palette d’interprétation, pouvoir être à l’aise sur de l’afro comme sur de la drill... Et ne pas avoir peur de faire des choses parfois nulles. J’ai envie de me suffire à moi-même parce que je pense que beaucoup des choses, qui nous font souffrir, viennent des attentes qu’on a vis-à-vis d’autres. C’est cette force que j’ai envie de communiquer dans mes morceaux.

Justement sur votre dernier album en 2019, pour la première fois, vous montriez de la fragilité dans “Pleurer”, un morceau sur lequel Damso vous a aidée. Est-ce que ça a débloqué quelque chose, est-ce que c’est plus facile maintenant ?

J’ai toujours beaucoup de mal. On a tous une manière de se présenter au monde, et dans laquelle on est plus ou moins bloqués. J’ai toujours eu peur qu’on voie mes faiblesses. Par peur du jugement, je pense. Dans la musique, ça reste compliqué pour moi mais, dans ma vie personnelle, ce morceau m’a aidée. Je crois que c’est ce que recherchait Damso, qui est un ami à la base. Des sons, il aurait pu m’en écrire des milliers, mais il a choisi ça, parce qu’il a senti que j’en avais besoin.

Cette force que vous incarnez, ce côté à la fois sexy, surprenant et agressif, qui “porte ses couilles” et exhorte à “jeter” les mecs (cf. le morceau “JGG”), doit en intimider pas mal



BEST IMAGE/PHOTONews

Shay au défilé de mode de la maison Margiela Haute Couture printemps/été 2024.

dans la vie privée. Amoureusement, ça vous complique les choses ?

Je pense que ça me rend service. Les mecs, ils ont peur de moi ! Du coup, c'est pas n'importe qui qui ose s'approcher. Après, je fais bien la séparation entre ce que je suis dans la vraie vie et ce que j'ai décidé de montrer de moi. Parfois, ce qui nous manque, c'est la force. D'être dure, d'oser dire non, d'oser dire: je vous emmerde. Et je trouve que dans la musique, on n'entend pas assez des femmes comme ça.

Comment vous sentez-vous quand vous débarquez à la machette dans le paysage de la musique populaire francophone, où il y a encore pas mal de chanteuses dans un héritage de poupée mignonne, qui jouent la fragilité, la séduction gracieuse ?

Ça, c'est ce qui plaît, parce que c'est surtout ce qui plaît aux hommes. Tout à l'heure, en interview, on me disait que j'ai une manière de m'habiller provocatrice et que je me rends objet pour les hommes. Mais les hommes, dans la vraie vie, ils veulent pas de ça; ils veulent celles dont tu parles. Il existe toutes sortes de femmes, alors c'est bien d'avoir plein de personnalités différentes dans la musique, pour qu'on puisse s'y identifier. Toi, je pense que tu es beaucoup plus proche de moi que de la petite chanteuse fragile, pas forcément parce que tu vas mettre du latex ou quoi, mais c'est juste que

voilà, t'es là, tu fais ton taf, tu sais ce que tu fais, t'as de l'assurance, t'avances dans ce monde... C'est bon, on n'est pas juste là en train de pleurnicher dans un coin, à attendre le prince charmant. Ça existe plus, ça, c'est fini!

Merci – mais ça a quand même laissé de beaux restes dans les inconscients.

Ce sont les mecs qui veulent ça parce que ça les réconforte. C'est pas dangereux, la petite meuf qui parle d'amour, qui pleure dans sa chambre et qui rêve de ce truc-là, ça les rend importants.

Dans "Nouvelle École", vous aviez un rapport particulier avec la candidate Leys, qui était paralysée par la timidité alors qu'elle était forte...

J'avais envie de la protéger parce que je sais que ce n'est pas facile pour elle. Je le vois avec moi: dès que je fais quelque chose, je me fais défoncer sur Twitter.

Tous les rappeurs passent par là, ça fait partie du jeu, non ?

Tous les rappeurs, non, pas de cette manière-là. Un rappeur, il est mal habillé, on s'en fout, on le trouve pas beau, on s'en fout. C'est pas un sujet. Je veux pas être dans un discours "nous les femmes, c'est difficile", c'est juste que le public n'est pas habitué à voir des femmes dans le rap, donc il est plus difficile, parce qu'il est conditionné, c'est hu-

main. C'est décourageant pour les meufs qui se lancent; moi, au début, j'étais inconsciente. Booba m'appelle de nulle part, je trouve ça normal. On me demandait: c'est dur pour toi d'être une femme dans le rap? Je disais: ben, non. Mais Booba, il est venu vers moi parce que j'étais une femme! Il aurait jamais fait un featurings avec quelqu'un qui n'a pas sorti de son, ça n'existe pas. Ça a été compliqué aussi, de comprendre ça: j'ai obtenu beaucoup de choses parce que j'étais une femme. Alors j'ai une responsabilité. Je comprends le public, ils n'ont pas l'habitude, il faut les éduquer. Pendant que tu vas les éduquer, ils vont dire: je te déteste! Mais c'est pas grave.

Parfois au détour d'un texte vous évoquez le fait de quitter le "game", vous y pensez souvent? Vous feriez quoi ?

J'y pense depuis que j'ai commencé la musique. En fait, tout ce que je fais dans la musique, c'est pour pouvoir arrêter. J'ai envie qu'une femme puisse exister dans le rap, j'ai envie que ce soit normal. Mais je me vois bien enregistrer toute ma vie, il y a une forte probabilité pour que je sois cette vieille de 85 ans en train de dire "jolie garce gang!" parce que je kiffe. Il y a quelque chose de puissant quand tu fais de l'ego trip. C'est cette discipline du rap qui m'a fait aimer le rap, plus que le rap conscient. Tu ne peux pas te sentir plus puissant que quand tu rappes.

© Libération

→ Shay, "Pourvu qu'il pleuve" (Jolie Garce Records).